

## Hors champ

## Critique de cinéma

Par Mohammed Bakrim



C'est le plus beau métier du monde ! Être critique de cinéma, dans le contexte d'une cinématographie avancée, c'est être payé pour voir des films ! Quelle veine ! Ailleurs, chez nous par exemple, c'est plutôt la boutade de Truffaut qui convient pour décrire le paysage : «chacun à deux métiers... le sien et critique de cinéma» (in Les films de ma vie, Flammarion, 1975, page 19). Hypothèse que je vérifie, chaque matin ou à chaque occasion : mon voisin de palier, mon coiffeur... entre deux remarques sur la dernière prestation du Raja, on glisse des flèches sur tel ou tel film marocain. Le festival de Marrakech en a fourni un autre exemple grandeur nature. C'est peut-être l'un des rares festivals au monde à se voir bénéficier chez lui d'une «couverture» par une armada de gens qui n'ont que des rapports de bon voisinage avec le cinéma... en fait par des gens qui ont leur propre métier... et à l'occasion du festival de Marrakech se couvrent de la casquette de critique de cinéma. Encore Truffaut. Cela donne, in fine, des productions discursives, passionnantes et édifiantes. Dommage que les facultés de lettres ne développent pas des départements de sociologie des médias et d'analyse de discours médiatique... notamment autour du cinéma. Edifiant encore une fois.

Ceci dit, un discours en cache un autre. Si la critique cinématographique au sens professionnel du mot fait encore défaut, une approche cinéphilique du cinéma marocain émerge ici et là à travers des textes bien nourris de la passion du cinéma. Car le drame de notre cinéma est qu'il est souvent abordé par des gens qui n'ont découvert le cinéma qu'une fois adulte, une fois installé dans leur confort universitaire. Ils plangent alors sur les films des concepts et des grilles élaborées en dehors du cinéma ; ou dans le contexte d'une cinématographie profondément ancrée dans l'histoire du cinéma et dans l'histoire tout court... comme lorsqu'on cite Godard ou Tarkovski (la dernière tarte à la crème en vogue) pour parler de Saïd Naciri ! Surréaliste.

Michel Ciment, critique de cinéma français, directeur de la publication de la revue Positif, le contre-champ cinéphilique des Cahiers du cinéma, vient de sortir un livre d'entretiens sur son expérience de critique. Sa lecture est enrichissante et tonique. Le titre est en soi un programme :

Le cinéma en partage. Oui l'amour du cinéma, acquis dès l'enfance, se prolonge avec l'acte de partage et de transmettre qui est le fondement éthique en quelque sorte de la fonction critique. Car, c'est quoi la finalité en somme ? C'est partager une passion, transmettre, un savoir pour donner à cette passion une dimension intellectuelle, culturelle et artistique.

En conclusion de son livre, il cite quelques principes fondamentaux qui constituent pour lui, les qualités de base qui doivent avoir un bon critique. Il les appelle, «les sept vertus cardinales pour celui qui veut devenir critique de cinéma». Ce n'est pas un programme, ni une grille mais des indications nées d'une riche expérience et d'une longue pratique dans le pays qui reste l'emblème internationale de la cinéphilie. Car, fondamentalement, un critique, c'est aussi le produit d'un environnement. Si j'étais méchant, je dirai qu'en effet, chaque cinéma a la critique qu'elle mérite.

## Nouveaux films marocains à Marrakech

# Variété thématique et diversité esthétique



Lagtaâ et ses comédiens

Cinq films marocains ont été présentés lors de la dernière édition du festival de Marrakech. Ils ont été programmés quasiment en exclusivité. Le public du festival a eu ainsi la primeur de la découverte. C'est d'autant plus passionnant que, chacun selon son contexte, c'étaient des films attendus. D'abord parce qu'il s'agit pour Tala Hadid et Yassine Fennane de leur premier long métrage, après une brillante carrière, dans le court métrage pour l'une, et à la télévision pour l'autre. Pour Mouftakir et Karrat, dont c'est le deuxième long métrage, il s'agit de confirmer ou d'infirmer le programme annoncé lors de leur premier film. Pour Lagtaâ, il s'agit d'un retour attendu avec beaucoup de curiosité après une longue absence, Yasmine et les hommes remontent à 2007 et surtout eu égard à la nature du sujet abordé par son film. Tels quels, les cinq films expriment à leur manière la richesse, la diversité du cinéma marocain aujourd'hui. Ils ont suscité de l'intérêt, provoqué des polémiques et ont surtout entraîné l'adhésion du large public qui a applaudi, ri, pleuré et a exprimé son émotion, son plaisir... Bref, le premier succès de ces films est qu'ils n'ont pas laissé indifférent.

### L'autofiction de Mohammed Mouftakir.

L'orchestre des aveugles de Mohamed Mouftakir a été le film le plus attendu. En toute logique, car il figure en compétition officielle où il était en course avec des films et des cinéastes venus des quatre coins de la planète ; attendu aussi parce que Mohamed Mouftakir n'est pas un anonyme. C'est déjà un nom dans notre cinématographie, «jeune espoir prometteur», comme on dit dans le jargon footballistique, il a réussi une brillante carrière de court métrage et il a réalisé une excellente entrée dans le long métrage avec Pégase qui, rappelons-le, avait obtenu le Grand prix du festival national et l'Étalon d'or du Fespaco (ils ne sont que trois Marocains, jusqu'à présent, à avoir décroché ce prestigieux trophée africain : Souheil Ben barka, Nabil Ayouch et...Mouftakir).

L'orchestre des aveugles, je le dis d'emblée, a bousculé l'horizon d'attente de ceux qui voulaient aborder le film à partir d'a priori ou selon une grille de lecture établie d'avance. Erreur fatale d'une réception paresseuse car chaque film propose son programme de lecture, et le film réussi est celui qui crée cet écart avec les préjugés. C'est le cas du deuxième long métrage de Mouftakir. Je pose rapidement (en attendant d'y revenir en détail) comme hypothèse de lecture qu'avec L'orchestre des aveugles, Mouftakir aborde d'une manière personnelle une équation

encore en friche dans le cinéma marocain, celle de proposer un cinéma d'auteur ouvert sur le grand public. Ou, dit autrement, un cinéma grand public qui ne renonce pas à ses ambitions artistiques, restant fidèle à une conception «auteuriste» du cinéma. Cette stratégie d'ensemble ou cette finalité non écrite se décline à travers des moyens et des procédés. Le film en effet s'inscrit dans une démarche d'écriture que l'on qualifierait d'autofiction (concept emprunté à Serge Dobrovsky).

Le drame, le contenu scénaristique, se réfère à des éléments d'autobiographie... Sauf que l'autofiction ne se réduit pas au simple récit de vie. C'est l'autobiographie marquée par le discours, portée par le langage choisi par l'auteur en l'occurrence, ici, le langage du cinéma. Mouftakir fait du Proust avec les moyens du cinéma. Il rejoint ainsi un autre auteur «cérébral» de notre cinéma, Mومن Smihi qui a entamé un vaste projet d'autofiction.

A contenu nouveau, forme nouvelle, semble être le credo qui a mené le travail de Mouftakir pour son deuxième long métrage. Ce retour à un passé biographique est organisé non pas selon un découpage dicté par la mémoire mais selon les codes narratifs d'un cinéma que l'on qualifierait de postmoderne. Postmodernité qui transparaît dans les références cinéphiliques qui marquent L'orchestre des aveugles, dans l'éclectisme des modes narratifs choisis. Le poétique alterne avec le réaliste, l'épique avec le comique. Le genre autofictionnel répond, en outre, à un traumatisme originel qui traverse tous les films de Mouftakir, mais abordé d'une manière explicite dans son deuxième long métrage, à savoir la disparition précoce du père.

Cette mort non annoncée va marquer l'enfant Mimou et ouvrira la voie à une crise identitaire qui se révélera à un double niveau : celui du sujet/narrateur, celui du texte/narré produit par le sujet. Une crise d'identité textuelle à travers un moi morcelé et un récit fragmenté... d'où le malaise chez une partie des récepteurs. Dans L'orchestre des aveugles, le caractère fragmenté du récit est porté par le recours à la figure centrale du montage et à la multiplication des références visuelles : images plastiques et poétiques des lieux supérieurs (les rencontres avec Shama dans les terrasses) versus des images d'un réalisme quasi tragique dans les milieux d'en bas (chambres sombres du rez de chaussée). Le haut et le bas en alternance et fonctionnant comme vecteur d'une tension qui marquera le sujet. Le lieu du récit, une véritable grande maison au sens de Mohamed Dib, est filmé comme un vaste huis clos en fait. Les contraintes de la reconstitution historique ont relativement réduit et limité



Mouftakir et ses comédiens

tout recours à un contre-champ spatial (à de rares exceptions près : l'école, le commissariat...); le drame est centré alors sur un jeu entre la verticalité, indice du rêve et du désir (lieu de rencontre avec l'objet du désir) et l'horizontalité, espace de l'interdit, de la violence, du faux et de l'usage du faux (la note de l'école falsifiée, l'orchestre des aveugles qui n'en est pas un...). Il y a toute une poétique de l'espace/actant à développer par rapport à l'évolution du personnage principal. Nous y reviendrons.

### Le come-back de Lagtaâ

La moitié du ciel a été présenté dans la section coup de cœur et pour de nombreux festivaliers ce fut un vrai coup de cœur. Le meilleur hommage à ce retour réussi de Abdelkader Lagtaâ, ce sont les applaudissements nourris qui ont accompagné le déroulement du récit, y compris de la part d'une jeune génération qui n'a pas connu les affres de cette période douloureuse de l'histoire contemporaine du pays. Le film adapté du récit de Jocelyne Laabi, est porté par un point de vue original, celui de ceux qui sont restés «dehors» ; ceux qui ont échappé au vaste filet d'arrestation et d'enlèvement qui a marqué ce que l'on appelle les années de plomb. Et comme le montre si bien le film, ce sont beaucoup de femmes : des épouses, à l'image de l'héroïne du film, des mères, des sœurs... Le film se révèle un hommage à celles-ci, à leur courage et à leur espoir qui a fait déchirer le linéaire du silence. Ce point de vue s'est révélé fécond. Le film en outre évite deux écueils ; celui de montrer la torture : filmer la torture c'est la banaliser ; elle est exprimée autrement. Il ne verse pas dans la caricature et la démagogie ; la forte charge émotionnelle qu'il dégage émane d'une construction dramatique sobre et efficace portée notamment par la formidable interprétation de Sonia Okacha.

### Divertissement assumé

Deux films inscrits délibérément, mais différemment, dans le cinéma de l'Entertainment. Mohamed Karrat confirme un choix qu'il a déjà fait lors de son premier long métrage et qu'il assume ici avec Un patri pimenté, tout à fait à l'aise et y réussit très bien. Le film propose un divertissement sur la base d'une comédie de situation doublée d'une parodie de films d'action avec une très belle séquence d'arts martiaux qui se lit comme une bande annonce de que le cinéaste peut encore aborder et où s'est illustrée la bellissima Asmae Khamlihi.

Une métaphore pour aborder le film, il propose en ouverture générique une

scène de préparation d'une recette de pâtisserie. Une manière de dire que le film lui-même est une mise en application d'une recette. Force est de reconnaître qu'elle tient la route.

Pour son premier long métrage, Yassine Fennane surfe également sur le genre comique mais dans sa version radicale au point de bouleverser les attentes du public.

Pour Bollywood dream, Fennane a puisé dans les codes d'un genre qui a fait ses preuves en littérature, le grotesque. Cela donne un cinéma de la démesure à plusieurs niveaux : la langue des dialogues (ici, Casanegra apparaît comme une version light), le mélange de styles, le kitch des décors, le jeu des comédiens avec notamment un Adil Abatourab époustoufflant. Si en littérature, ce genre a donné des chefs-d'œuvre (de Rabelais à Mohamed Choukri...), le cinéma aussi a connu des titres cultes qui vont dans le sens de la métamorphose du burlesque, cette approche de la misère dans le film de Fennane n'est pas sans rappeler Affreux, sales et méchants d'Ettore Scola. Avec la bénédiction de Paolo Pasolini. C'est dans cette perspective qu'il faut recevoir le film... ce que les âmes hypocrites ont complètement raté. Le film dérange ; Karian Bollywood est un véritable coup de poing à la face des «arbitres du goût» et des nouveaux ayatollahs l'ordre moral.

### L'image-temps de Tala Hadid

Le film est passé comme un OVNI dans le ciel serein du festival de Marrakech, son titre en anglais, avec une traduction timide en arabe, The narrow frame of midnight (Itar el-Layl), sa structure narrative particulière... ont certainement rebuté plus d'un. Le premier long métrage de Tala Hadid est pourtant un film de notre temps. Il est le plus inscrit dans l'actualité : n'aborde-t-il pas à sa manière le départ des jeunes pour rejoindre les guerres du Moyen-Orient ? Mais il le fait par les moyens du cinéma, par le biais d'une narration non linéaire ; un récit éclaté, polyphonique. Un film choral qui dit la complexité du monde ; on y retrouve les thématiques et les figures chères à Hadid : la quête, le travelling d'accompagnement, l'image de l'enfance... pour accéder à cet OVNI, il faudra certainement passer par Gilles Deleuze : à l'image mouvement du cinéma dominant, Tala Hadid oppose l'image temps : «des personnages pris dans des situations optiques ou sonores, se trouvent condamnés à l'errance ou à la balade».

Mohammed Bakrim  
« Un film nul, je ne vois pas où est le problème »  
Gilles Deleuze

### Une première !

## Un film amazigh aux Oscars

Une première dans les annales des Oscars du meilleur film en langue «non anglaise». Le film mauritanien Timbuktu, vu à Marrakech dernièrement, de Abderrahmane Sissako a été retenu dans le dernier carré des élus à la course finale pour l'Oscar du meilleur film en langue étrangère. Ils étaient 83 films au départ à postuler à cette liste prestigieuse - du point de vue du marketing hollywoodien - dont le film marocain La lune rouge de Hassan Benjelloun. Ils ne sont finalement que neuf à être retenus, a annoncé l'Academy of Motion Picture Science and Arts, maître d'ouvrage de la cérémonie phare du cinéma américain dans son communiqué du 19

décembre 2014.

C'est un collège de plusieurs centaines de professionnels qui a opéré ce premier tri. Rappelons que vers le 15 janvier, ils ne seront que cinq films à rester en lice pour la célèbre statuette, en même temps que toutes les autres catégories.

Hassan Benjelloun ne devrait pas trop s'en faire, il n'est pas le seul à voir son film ignoré. Signalons par exemple Saint-Laurent du sympathique membre du jury de Marrakech 2014, Bertrand Bonello, ou encore Deux jours, une nuit des champions du film social, les frères Dardenne, voire aussi la révélation de Cannes 2014 Mommy de l'enfant hyper doué

du cinéma canadien, Xavier Dolan. Parmi les heureux retenus ou nommés, signalons The liberator de Alberto Arvelo (Venezuela), Ida de Pawel Pawlikowski, très beau film polonais vu à Marrakech en 2013, Snow therapy de Ruben Ostlund (Suède)...

La cérémonie proprement dite aura lieu le 22 février 2015 et sera retransmise via le satellite pour 225 pays. L'année dernière, c'était la langue italienne qui avait été oscarisée avec le film La grande Belleza de Paolo Sorrentino. Souhaitons bonne chance à Timbuktu qui parle, en partie, amazigh ; c'est donc toute tamazgha qui sera représentée à Hollywood.

M.B

